

***So french!***

*Aveuglantes lumières. Journal en clair-obscur*, de Régis Debray. Éditions Gallimard, 204 p.

Fulvio Caccia

---

Numéro 216, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Caccia, F. (2007). *So french! / Aveuglantes lumières. Journal en clair-obscur*, de Régis Debray. Éditions Gallimard, 204 p. *Spirale*, (216), 44–45.

# So french !

AVEUGLANTES LUMIÈRES. JOURNAL EN CLAIR-OBSCUR de Régis Debray

Éditions Gallimard, 204 p.

par FULVIO CACCIA

Dans ce journal en clair-obscur, Régis Debray, toujours aussi caustique, a choisi de nous révéler au sens propre et figuré l'ombre des Lumières : soit « *le côté obscur de la Force* » pour paraphraser Georges Lucas — non pas, bien sûr, le théoricien du roman (qui s'orthographe à la hongroise : Lukács) mais son fameux homonyme hollywoodien. Car c'est bien du double qu'il s'agit, l'envers de l'endroit, de *D'Jekyll and M'Hyde*, bref du diable et du bon dieu, et de l'impossibilité de départager l'un et l'autre. Éternel dilemme. Pour porter le fer dans nos certitudes, le plus célèbre bretteur des lettres françaises a pris prétexte de l'année Mozart, l'année 2006, dont les célébrations renvoient à ce « *siècle bien aimé* » où tout n'était qu'ordre, beauté, luxe, calme et volupté. En apparence seulement, car dans le froufrou de cette époque aimable et raffinée, croquée dans cette sorte de fatuité nonchalante qui sied si bien aux Empires au moment de leur apogée, couve déjà la rébellion qui les prolongera. À cet égard, le tumultueux et long XIX<sup>e</sup> siècle n'aura été qu'un doublon industriel et rebelle des Lumières que le siècle suivant portera à son point d'incandescence : c'est-à-dire à la température des fours crématoires.

Tout ça, c'est la faute à Voltaire ! Debray rechigne un peu à charger le vieillard mais n'en pense pas moins. Il le dit à sa manière bien tempérée au rythme de cette actualité française dont l'épisode du « *rôle positif de la colonisation française* » sera l'épicentre. Du pain bénit pour notre d'Artagnan.

« *Au fond, sommaire est toute pensée qui nous fait sommation : Fromage ou dessert ? Voltaire ou Rousseau, Sartre ou Camus ? Noir ou blanc ? Cette mise en cause manque de tact et surtout d'exactitude.* » Tout Debray se trouve dans cette sorte d'épigramme qui conjugue sacré et profane, grand style et propos du café de commerce. À cet égard, il demeure fidèle à lui-même et à la médiologie qu'il a fondée en pillant allègrement MacLuhan. Toute

révolution, on le sait, est un changement de perspective. L'invention de l'opinion a accéléré le détachement de l'homme face à la Foi et donné force de loi à la Raison toute-puissante. Propulsée par l'imprimerie, l'opinion est allée télescoper son contraire — la masse dense et informe des convictions et des croyances — en libérant la formidable énergie qu'est devenue notre modernité. La question se pose dès lors : les Lumières, résolument modernes ? « *Pas sûr* », répond l'ancien conseiller du Prince qui se demande comment ralentir cette machine emballée. Dieu se niche dans les détails et le diable itou ! Encore là, c'est une question de point de vue.

Malgré les coups de fleuret qui font mouche, Debray demeure un indémodable nostalgique de cette grandeur fanée qui habite tout I. F. (Intellectuel français), même dans sa phase terminale. Dans le fond il demeure « *so French* », obnubilé par l'Empire, cette force qui savait, elle, couper dans le vif. Comme Alexandre qui trancha le nœud gordien. Et vogue la galère même si c'est pour les enfers ! Ce mouvement est le propre de la puissance dans sa phase d'expansion. Or c'est la raison

du plus fort qui établit la Loi. C'est tout le paradoxe de notre modernité. La raison arme la main qui dévaste le monde et ceux qui y habitent.

Cela est certes bien joliment tourné et l'on est fort aise que le sieur Debray en fasse grand cas. L'ennui, c'est que d'autres avant lui, et non des moindres, l'ont dit de manière autrement pertinente. Je pense notamment à Tzvetan Todorov dont le magnifique *Nous et les autres*, publié en 1989, inventorie avec beaucoup de sagacité les méandres de la pensée française face à autrui. Plus près de nous, John Ralston Saul avait aussi conduit, quoique sur un mode plus journalistique, un intéressant droit d'inventaire sur les Lumières intitulé à bon escient *Les bâtards de Voltaire*. On aurait pensé que le compagnon du Che, l'admirateur du sous-commandant Marcos, relève, compare ou critique le travail de ces contemporains les plus proches. Rien. Silence radio ou presque. Certes, il évoque l'excellent commissaire Todorov de l'exposition « *Lumières ! un héritage pour demain* » à la BNF, mais ne dit pas un traître mot sur ses travaux antérieurs. Pourquoi ? En cela aussi il demeure tellement français (parisien serait plus juste),

prisonnier du microcosme qu'il dénonce à cor et à cri depuis trente ans. Hors de l'Église (germanopratine) point de salut ! Ce gallocentrisme finit par lasser.

Soldat de Sa Très gracieuse Majesté, Olivier Asselin avait compris dès 1914 que le premier grand conflit de son temps était d'abord « *une guerre philosophique* ». Elle opposait l'esprit saxon « *qui sait tout et ne comprend rien* » à l'esprit français, des Lumières, « *qui ne sait rien et comprend tout* ». Sous la forme de boutade, le grand journaliste désignait deux tourments d'esprit dont l'opposition multiséculaire se poursuit encore aujourd'hui : le différentialisme nordique, l'universalisme des lumières. En cela, Debray reste le digne continuateur de cette pensée critique, mais semble hésiter encore à franchir le Rubicon qui lui permettrait de voir cette pensée française comme une variété étrangère. Et la démocratie dans tout ça, me direz-vous ? L'ancien fondateur du club « *Phares et balises* » l'évoque en filigrane sans s'y attarder réellement. « *Quand nous serons tous coupables, ce sera la démocratie* », avait dit Albert Camus. À bon entendre, salut. ☺

Christian Barré, **Médiation**, 1999  
Détail, installation, métal, bois, plaquage, micro, mini téléviseur,  
vidéo de 3 min., réfugié économique (Pablo).  
Photo : gracieuseté de l'artiste





Christian Barré, *Sylvianne (prise 1), Dignité/Dignity*,  
Territoires urbains, Musée d'art contemporain de Montréal, 2006  
Épreuve numérique couleur, (100,3 cm x 80 cm)  
Photo : *graceuseté de l'artiste*